

Chantal Belfort

Psychanalyste

Du paraître et/ou du parlêtre !



1954, Dali nu en contemplation devant 5 corps réguliers métamorphosés en corpuscules dans lesquels apparait soudainement la Leda de Léonard chromosomatisée par le visage de Gala

Pour certains, le corps se définit en partie comme un objet de la sémiologie, science des signes. Mais qu'est-ce à dire ? De quels signe ou ensemble de signes peut-il être question ? Comment pourrait-il signifier ? Que peut-il signifier ? Quelles lois le régissent ? Qu'en fait la société aujourd'hui ? Le corps comme instrument d'échanges inter-relationnel, dans notre société, semble bien le lieu de plusieurs systèmes de signes, de règles, de lois. Fondamentalement, il représente les signes du langage avec la voix et ses intonations expressives qui font significances, voire signifiants dans le champ de la psychanalyse. Ce sont des signes de gestuelles et de comportements, des attitudes corporelles, des signes vestimentaires, tous signes extérieurs indiquant les conditions sociales, religieuses, politiques, en rapport avec des règles institutionnelles. Ce sont des signes de politesse ou d'impolitesse, de rituels, d'étiquettes expressives de sentiments liés aux rôles et aux positions, sociales, et autres, d'expressions émotionnelles selon les situations à gérer. Ce sont des signes de l'art dont le corps fait surface (peintures, sculptures, danse, comédie, chant, aujourd'hui Body Art,...). Ce sont les signes d'une mode qui bouge au gré du marketing à faire consommer plutôt ceci ou cela à tel ou tel moment, selon les besoins justement du marché et non de l'être... Et voilà le corps pris, telle une proie dans la toile de l'araignée, dans des réseaux de signes du paraître qui le conditionnent, le façonnent, le donnent à voir, à entendre, à sentir, toujours plus à distance de l'être et de ce qu'il est fondamentalement un parlêtre. Une vraie mascarade ! Ainsi donc, tous les signes, quelle qu'en soit l'expression, restent dans le champ du paraître à en voir disparaître l'être loin d'être affranchi de ses propres scotomisations. Ces signes que donneraient le corps n'attestent en fait qu'une chaîne de significances destinées à correspondre à ce-qu'il-se-doit-de-paraître pour répondre à une norme sociale décidée par un petit nombre qui médiatise et dédiée à un grand nombre aux fins d'être fondu dans le grand nombre où se noie un sujet qui s'absentifie. Concernant le corps, ces normes sociales édictées telles des lois font dictat et véhiculent de plus en plus avec elle l'exclusion, la peur et les angoisses d'exclusions chez celles et ceux qui voudraient penser et agir différemment, autrement. Ne reste-t-il pas à en dire de la différence ? Pourtant, ne serait-il pas salvateur pour l'être de quitter une certaine vacuité de pensée pour construire une autonomie qui permettrait finalement une vie plus harmonieuse et équilibrée de et dans la société d'aujourd'hui ? Ne serait-ce pas accepter d'avoir à faire le passage du paraître au dévoilement de ce qui, caché, angoisse, mais

n'appartient qu'à soi ? À continuer de nier ce qui n'est pas immédiatement visible, ne serait-ce pas perpétuer ces angoisses qui justement ne sont pas du paraître, mais demandent l'extrusion de signifiants qui en disent des désirs originels ?

Aujourd'hui comme par le passé, le concept de beauté s'acoquine du corps paraître, du corps idéal voire de l'idéal du corps. D'ailleurs, cette valorisation extrême du corps a de tout temps existé dans de nombreuses sociétés et plus précisément dans les classes sociales aisées. Elle prend aujourd'hui, nous le verrons, une forme de dictat qui n'autorise plus l'être à en être de lui-même, mais seulement à faire du paraître et, plus, un paraître normé pour tous. Et pourtant, devant le mal être et mal vivre croissant, il semble que cela ne pourroit pas aux manques - n'oublions pas le Manque fondamental - dont le sujet est empreint, bien au contraire. Nier ce qui relève de l'image inconsciente du corps ne le fait pas disparaître pour autant. Chez les Pharaons, par exemple, la beauté du corps était une source de vérité et d'équilibre et les peintures de l'époque sur les tombeaux en témoignent. Les Grecs et les Romains poussaient l'idéalisation du corps vers une beauté absolue de demi-dieux. Ceci renforcé par les jeux du stade faisant le corps symbole de force quasi divine, le quotidien de l'élite était voué à acquérir et entretenir la beauté du corps. Néanmoins, ces critères de beauté n'ont pas permis à ces civilisations de perdurer. Au Moyen-Âge, l'archétype de la beauté était représenté par une femme blonde élancée. Avec Léonard de Vinci, sont posés les cadres d'un canon de beauté de l'homme : avec son célèbre dessin de l'homme nu les formes et les proportions tendent à la perfection. Botticelli avec « La Naissance de la Vénus » fixe les canons de beauté de la femme à la Renaissance. La mode est alors au teint clair qui symbolise la richesse. Les corps sont plus charnus, signe de bonne santé. À la Cour du Roi Soleil, c'est la naissance et le règne de l'artifice, par des maquillages outranciers qui exagèrent les traits du visage. C'est le culte de soi et de sa mise en valeur qui s'impose plus le rang est élevé. Le rouge est censé masquer la vieillesse et réveiller la sensualité. Les femmes de l'aristocratie d'alors se devaient d'avoir la peau pâle, preuve qu'elles ne travaillaient pas dans les champs. Aujourd'hui, au contraire, les femmes, pour afficher leur niveau de richesse sociale, se doivent d'afficher un bronzage permanent. Toutes les sociétés, et aujourd'hui plus encore, dénotent une certaine recherche de pureté, de corps parfait, l'exaltation de la puissance à travers la puissance du corps, l'illusion de l'éloignement de la

vieillesse et de la mort, la volonté aussi d'une race « pure » : cela a été au centre des théories eugénistes et racistes du régime hitlérien, mais cela perdure actuellement dans la volonté de trouver les moyens de la « fabrication » d'enfants parfaits, aux yeux de telle ou telle couleur, d'ascendant très intelligent, de telle ou telle origine.... et cela perpétue d'une certaine manière les modes et leurs dictats uniformisants. Si les femmes du 19^e siècle étaient encore épanouies et dites bien en chair, aujourd'hui, la femme recherchée comme idéale est une femme sans forme, au corps d'allumette ou de planche. En fait, la mode construit la femme avec un corps d'adolescente. Ainsi les mannequins qui défilent et étalent leur platitude comme modèle d'une image parfaite et idéale de la femme, à recréer chez les générations de jeunes en adoration devant ces défilés de corps non formés, indéfinis auxquelles elles s'identifient en s'éloignant du corps de la femme. Finalement, elles sont enfermées dans un système qui les nie en tant que femme et les maintiennent dans une ère de dépendance en renforçant chez elle les fragilités déjà existantes sous forme, par exemple, de fixation à l'ère pré-oedipienne, bradant ainsi leur autonomie au nom d'un consumérisme effréné et d'une volonté de les « tenir », de les soumettre encore, puisqu'il semble en est besoin.

Il en est ainsi de la mode à suivre pour être bien avec les autres - plus qu'avec soi-même -, être accepté(e) par eux et reconnu(e) d'eux comme ayant droit à l'existence parmi eux. Nous côtoyons au quotidien les normes poids/taille qui, en fait, régulent les paniers d'achats d'aliments normés voire aujourd'hui fabriqués totalement ou biologiques. Ces nouvelles modes sont adulées des et par les médias pour aider à consommer toujours plus selon l'appel du marché et des croyances erronées entretenues par ces mêmes médias, et ceci quand bien même cela s'avère au détriment de la santé... : des talons d'une hauteur de 10 cm qui préparent un avenir de souffrances articulaires aux adolescentes et femmes d'aujourd'hui, convaincues que cela ne leur fait que du bien « mais cela me fait une jambe tellement belle ! »... Ainsi donc, nous vivons au quotidien un appel au sur-esthétisme. Tout en faisant déni de l'évolution incontournable de vie qui fait traverser un nombre d'années toujours plus grand jusque vers la mort, ce sur-esthétisme croit pouvoir se jouer de ce qui fait réellement souffrance, si tant est qu'il y ait conscience de la souffrance et des angoisses, conscience qui s'ête de l'absence de plus en plus : l'incomplétude, le manque, la frustration, la jouissance. Dans la réalité profonde du sujet, - et les psychanalystes

l'entendent durant leurs séances avec les analysants - cela a pour effet, loin d'apporter satisfaction et bonheur, d'amplifier manque, frustrations et impuissance à force de réactualisations de ce qui fut et fit angoisses sans avoir cherché et donc trouvé résolution ou gestion de la situation masquée. Il s'agit donc actuellement de créer le manque par des manipulations médiatiques pour ouvrir à de nouveaux besoins pour servir non la personne, mais les marchés commerciaux et financiers. La société est loin d'être en manque d'idées pour créer régulièrement de nouveaux marchés autour de la beauté du corps : la chirurgie esthétique (pas encore 30 ans et déjà 4 ou 5 opérations de chirurgie esthétique !) ; des centaines de cosmétiques dits anti-âge qui semblent n'avoir d'anti-âge que la rapidité avec laquelle ils sont utilisés et ainsi leur non-durabilité avec besoin de les renouveler souvent ; la vente ouverte de l'illusion utopique de l'éternité avec une remise à neuf comme jeune de la personne en renouvelant ses organes même si l'urgence ou la maladie n'existent pas... avec l'ouverture là aussi de nouveaux marchés et réseaux pour la vente et la distribution de ces organes. Ce vieux rêve de l'éternité donne aujourd'hui à tous, autour de cette volonté d'éternité, la possibilité d'utiliser nombre d'outils pour, dit-on, y parvenir sans faute. Sans faute ! Sinon celle de l'éloignement de soi, de qui l'on est, corollaire de la perte de la pensée critique, de la réflexion. Ainsi perdure voire augmente cette mascarade du corps qui serait celui qui apporterait la beauté et l'éternité au sujet. Ce sujet ne serait donc que celui du paraître. Néanmoins, ce sujet-là semble n'avoir que peu de consistances et s'absentifier de tout ce qui en réalité le fait être comme sujet, un parlêtre qui s'existe de l'inconscient, à démasquer au-delà de ce seul paraître. C'est ce qui peut expliquer que ces normes nouvelles imposées font se remplir les cabinets de thérapeutes, de psychanalystes de celles et de ceux qui ne se reconnaissent pas dans ces normes. Chez eux se réactualisent l'abandon, l'exclusion, la non-reconnaissance qui au quotidien peuvent mener aux dépressions voire à des suicides chez les adultes comme les adolescents.

Nous voyageons donc là dans les sphères de la représentation, monde d'illusions qui ne peut qu'entretenir voire amplifier ce qui fait étayage de la souffrance du sujet. Il reste forcément à être à dévoiler ce qui existe derrière la façade, derrière le miroir qui ne renvoie qu'une image du sujet faisant hors sujet : désir, frustration, manque, incomplétude, jouissance. Nous nous éloignons du réel, à chercher à créer toujours plus de semblants qui ne fait

qu'entériner pour le sujet la mascarade et qui fait fi de ce dont il est réellement porteur et auteur. Nulle place pour la réflexion, le savoir. Nous voulons seulement gommer le temps qui passe quel qu'en soit le prix à payer (rides, flaccidité incontournable, taches sur la peau...), « *Si vous avez des hanches à « gommer », une taille menacée par le bourrelet, si vous avez fait un dîner trop riche hier soir, ne vous chagrinez pas* » (*Elle*, 12 mai 1966, p. 263, col. 1). « *Des robes qui goment un ventre provisoirement rond* » (*L'Express*, 14 juin 1971, p. 168, col. 3). Nous en oublions de nous intéresser au temps qui ne passe pas, de celui qui ne fait rien s'effacer de nos angoisses itératives et imprimées de notre histoire passée inconsciente qui se joue de nous en dominant notre vie passée, présente et future. À vouloir nous approprier une certaine liberté faite d'apparence, un pensé mieux être, en place d'en être d'un questionnement qui ouvrirait à la liberté de pensée et d'actions résolutoires, nous perdons justement celle de l'expression, celle d'être du langage. À vouloir rester lisses malgré l'avancée en âge, nous ressemblons à des êtres cloniques, en tous cas normés-tous-les-mêmes, sans rides, sans âge, sans pensée autres que celle donnée par d'autres, les médias. Nous voilà alignés tous pareils, telles des oies que l'on gaverait à volonté de ce que l'on décide de lui donner à goinfrer, sans chercher davantage... Nous traversons une époque où le corps, d'un paraître seule réalité, devient un corps culturel, et même plus un véhicule de l'expression de l'esprit qui induirait qu'il possède des rouages internes invisibles, mais d'importance à la vie du sujet. Et alors donc ! le corps ne ferait-il plus même signifiant ? Seulement déterminant de l'être ?

Au même rang que la beauté et le sur-esthétisme, nous pouvons voguer sur les vagues titanesques de la sur-sexualité dans notre société. De l'ère post seconde guerre mondiale où la sexualité faisait force de tabou verbal et visuel, du baiser dans la rue alors à peine tolérable pour nos grands-parents, nous voici confrontés à une vie sexuelle du corps, par tous ses bouts, affichés au grand jour, sur les écrans, dans nos rues, dans les discussions de genres...de nos jours elle semble omniprésente : médias publicitaires, films et séries tv, télévisions réalité voire JT où nous ne cessons de voir exhibés un ou deux seins, des fesses... au grand plaisir et à la satisfaction, dit-on, de tous. L'amour devenu absent de soi-même, donc de l'autre, il semble que le corps sexualité ne soit plus qu'un lieu pour exhiber et s'exhiber, pour apaiser les brûlures primaires de l'excitation des terminaisons nerveuses

qui titillent et qu'il faut immédiatement éteindre, même plus éteindre. Il est question de débrider, de calmer, d'hygiène de vie. Là aussi il existe des critères normés pour répondre à une bonne hygiène quant au nombre de fois par semaine, par jour, quant aux positions à prendre, à ne pas prendre, à donner au corps pour que tous puissent y trouver satisfaction finalement. Il s'agit de faire ou de regarder faire ces corps physiques dans des mouvances quasiment normées à leur tour. Notre société a donc créé des exhibitionnistes et des voyeurs autorisés, agréés, estampillés comme appartenant à une norme acceptable, mais pourtant très éloignée de l'être ou de l'étant qui appellerait à une conscience réflexive, d'une mouvance autre. Et pourtant, quant à la sexualité originelle, la sexualité infantile tant décrite par Freud et les psychanalystes à sa suite, elle est loin d'apporter satisfaction. Elle est loin de faire jouir ce corps qui se tord sous les affres des angoisses inextinguibles liées au manque, à la perte de la première fois et qui se nomme de l'unique. Par là même le sujet est un être de jouissance, mais de celle-ci non plus il ne peut jouir en réalité. Est-on sûr que les circonvolutions données au corps aujourd'hui, partout et à tous moments, en quête d'une satisfaction qui se voudrait permanente, vont réussir à apaiser ces angoisses qui ne sont pas en relation de paraître, mais qui relèvent bien de l'espace de l'inconscient ? Trop de sexualité de corps physique, - autant que pas assez, en d'autres temps -, ne peut assouvir les affres de ce vécu à l'infans qui laisse parfois voire sidéré d'une souffrance où nous restons fixés par l'ignorance de nous-mêmes. C'est pour cela que le corps finalement fait obstacle au sujet par le langage. Il n'est qu'effet de signifiant, car entre sujet et corps il y a toujours le langage. Ainsi donc, c'est le langage qui nous barre l'accès au corps. Il n'existe pas de duo corps-esprit, un corps à jouir et un esprit à penser, mais nous surprenons ici une triade sujet-langage-corps. Nous pourrions croire au corps comme ayant la place de l'Autre, puisque le grand Autre est le lieu du langage, mais aussi le lieu de l'inconscient, mais en réalité, le langage s'interpose constamment. Du j'ai joui physiquement de moi ou d'un autre que moi-même qui est du même, on ne peut faire disparaître le « jouis » à l'impératif qui fait étayage de la jouissance première et ramène au désir fondamental.

Il est intéressant de se demander si à se restreindre ou se cantonner aux seuls dictats sociaux de l'esthétique ou de la sexualité physique réduisant l'être au corps, ne fait-on pas déni du sujet dans toute son acception ? Ne l'entraîne-t-on pas dans les ravages du déni des

angoisses, de celles si profondes qui peuvent conduire au suicide ? Le sujet ne serait-il plus un parlêtre entièrement pris dans le langage et le signifiant, ce qui implique pour lui une perte au niveau du corps, de tout corps, le sien autant que celui de l'Autre ? Forcément, nous ne pouvons pas rester dans la conception somatique ou psychologique du corps qui n'affiche que la surface des choses pour le sujet. Un appui que le sujet peut trouver se situe dans une expérience analytique. Durant la séance, par son acte, l'analyste opère en créant une mise à la tâche d'un sujet qui bascule progressivement à la fonction d'analysant. L'analyste est, non pas du côté du sujet, mais en position de semblant d'objet indéfini, selon un « je ne pense pas » et « je suis l'Autre » qui instaure son acte. Cet acte fonde le sujet à se mettre au travail de la reconquête de lui-même. Il établit un retour à lui-même par dévoilement de la jouissance à rendre à sa conscience et voilà le jeu du signifiant, des chaînes de signifiants qui vient à jour, qui se dévoile et fait tomber les masques du paraître. La mascarade va pouvoir être démystifiée. L'analysant peut alors donner un sens qui lui soit propre pour finalement créer la séparation entre le désir et la jouissance. Ainsi le désir se fait jour, spécifique pour chacun, et l'analysant peut se reconstruire d'une structuration psychique massifiée, bien étayée à l'aube d'une autonomie trouvée et gérée. C'est cela que l'on peut espérer d'une clinique qui noue le lien du transfert entre l'analysant et son Analyste. Il devient alors peut-être possible de parler, non plus de séparation du corps et du sujet par le langage, mais du sujet réuni à son corps par le langage.

Mai 2017